



HAL
open science

Mémoires d'école au Yémen. Présentation critique, résumés et traductions de “ Umm al-Madāris. L'école al-Ba'th de Banī 'Alī ” de Muḥammad 'Abd al-Raḥīm Jāzim (2018).

Juliette Honvault

► **To cite this version:**

Juliette Honvault. Mémoires d'école au Yémen. Présentation critique, résumés et traductions de “ Umm al-Madāris. L'école al-Ba'th de Banī 'Alī ” de Muḥammad 'Abd al-Raḥīm Jāzim (2018).. Arabian Humanities, 2020, 10.4000/cy.5956 . halshs-02892601

HAL Id: halshs-02892601

<https://shs.hal.science/halshs-02892601>

Submitted on 17 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Arabian Humanities

Revue internationale d'archéologie et de sciences sociales sur la péninsule Arabique/International Journal of Archaeology and Social Sciences in the Arabian Peninsula

12 | 2019

L'éducation dans la péninsule Arabique durant la première moitié du XXe siècle

Mémoires d'école au Yémen. Présentation critique, résumés et traductions de « Umm al-Madāris. L'école al-Ba'th de Banī 'Alī » de Muḥammad 'Abd al-Raḥīm Jāzīm (2018).

Juliette Honvault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cy/5956>

DOI : 10.4000/cy.5956

ISSN : 2308-6122

Éditeur

CEFAS

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Juliette Honvault, « Mémoires d'école au Yémen. Présentation critique, résumés et traductions de « Umm al-Madāris. L'école al-Ba'th de Banī 'Alī » de Muḥammad 'Abd al-Raḥīm Jāzīm (2018). », *Arabian Humanities* [En ligne], 12 | 2019, mis en ligne le 25 juin 2020, consulté le 07 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cy/5956> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cy.5956>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2020.



Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Mémoires d'école au Yémen. Présentation critique, résumés et traductions de « Umm al-Madāris. L'école al-Ba'th de Banī 'Alī¹ » de Muḥammad 'Abd al-Raḥīm Jāzim (2018).

Juliette Honvault

- ¹ À la fin de l'été 2018, Muḥammad Jāzim, chercheur yéménite au Centre Français d'Archéologie et de Sciences sociales, m'envoie les premières pages d'un manuscrit autobiographique, intitulé « Wahaj al-dhākira » – « Étincelle de la mémoire » –, rédigé en 2017. Le Yémen est alors, et depuis quatre ans, le théâtre d'une guerre civile violente et meurtrière, aggravée depuis déjà presque trois ans par les bombardements de la coalition arabe menée par l'Arabie saoudite. M. Jāzim est « confiné » chez lui, c'est-à-dire mis à l'écart du monde qu'il partageait jusqu'en 2012 avec ses collègues chercheurs de France, du Yémen et d'ailleurs. Tandis que d'autres cherchent à témoigner de la vie au Yémen en temps de guerre et publient des articles dans la presse arabe², lui a décidé d'écrire ses Mémoires. En souvenir de nos déambulations dans Aden en 2009, lorsqu'il me faisait découvrir les échoppes du quartier de Crater où il avait vécu une partie de sa jeunesse, il me propose de lire le début de ce travail qui porte sur cette période heureuse. Le récit ne manque pas d'intérêt. Rédigé de manière littéraire, et dans un style agréable, il vise aussi à « refléter une partie de l'histoire politique et sociale de la ville de Crater Aden ». Muḥammad Jāzim est historien, et il sait habilement mettre en scène les éléments de sa mémoire retraçant la vie à Aden dans les années 1970. Né en 1956 à Ḥūb, dans le village de Banī 'Alī A'būs, dans la région montagneuse de la Ḥuggariyya, il a vécu les premières années de sa vie sous le régime de l'imamat, non loin de la frontière qui séparait le Yémen des territoires occupés par les Britanniques depuis 1839 : Aden, les protectorats d'Arabie du Sud et, plus à l'est, ceux

du Hadramaout. Scolarisé à l'école de son village de Banī 'Alī, il partit poursuivre ses études dans le secondaire en 1969 à Aden, qui depuis deux ans, était devenue indépendante. L'époque était joyeuse, bien que perturbée par des conflits violents au sein du mouvement national. M. Jāzim garde surtout en mémoire sa liberté de jeune homme déambulant dans les ruelles d'Aden, où il profitait de l'affection que lui portaient quelques-uns de ses oncles qui y tenaient des boutiques. Il partit ensuite suivre des études d'histoire à l'Université de Sanaa, construite en 1971 sur financement koweïtien.

- 2 À mon grand regret³, le récit de M. Jāzim évoquait très peu ses souvenirs à l'école du village. Dans la perspective de ce numéro dédié à l'éducation dans la péninsule Arabique, dont j'avais déjà commencé le travail éditorial avec mon collègue koweïtien Talāl Al-Rashoud, je demandai à M. Jāzim s'il pouvait revenir sur cet épisode de sa vie. La réponse ne tarda pas. Avant la fin de l'année 2018, il me transmit le texte que nous éditons ici, qui porte sur la Madrasat al-Ba'th (« école de la Résurrection »), devenue après la révolution républicaine de 1962 la Madrasat al-Ḥurriyya (« école de la Liberté »).
- 3 S'il a été rédigé en réponse à une demande — la mienne —, ce texte n'est pas moins à resituer dans le contexte de production qui est le sien. « Je ne m'attendais pas à écrire sur elle [l'école] à un moment comme celui-ci », confie M. Jāzim dans la première phrase du petit paragraphe qui lui sert d'introduction. Si le moment n'est pas propice à un retour sur ce passé, contrairement aux autres époques de sa vie qui l'ont inspiré dans l'écriture de ses Mémoires, ce n'est pas tant que ses souvenirs sont trop personnels, ou bien qu'ils sont trop ténus, trop lacunaires, pour faire l'objet d'un récit autobiographique structuré et cohérent. En effet, ce que M. Jāzim met en avant, c'est l'impossibilité de réduire à une expérience particulière une histoire qui la dépasse. Faire l'histoire de l'école al-Ba'th (ou al-Ḥurriyya), c'est accepter de s'attaquer à une histoire-monument, dans laquelle les anecdotes ne peuvent être saisies sans une mise en perspective dûment documentée. En restituer les contours, les acteurs, l'évolution générale, c'est aussi s'emparer de la mémoire collective locale : l'école, comme l'indique le titre du texte de M. Jāzim, c'est « la mère des écoles » : celle qui fait référence, pour lui, mais pas seulement. Le récit autobiographique ne peut ignorer les écrits qui existent sur l'école. Cependant, la situation de guerre qui ravage le pays au moment où M. Jāzim entreprend d'en écrire l'histoire constitue une contrainte majeure :

Je suis pris au piège de la guerre à Sanaa, et même mon village n'a pas été épargné : les parties en conflit s'y affrontent de manière permanente. Il existe une grande quantité de matériel documentaire sur l'école — notre mère à tous au village —, car la génération de nos pères, grâce à laquelle l'enseignement y a trouvé sa place, a écrit sur cette école, et a documenté et réuni tout ce qui y a trait. Mais en raison des circonstances actuelles, la distance qui m'en sépare est aujourd'hui plus grande que celle qui sépare Sanaa de Shi'b Bawān⁴. Cependant, lorsque ma collègue Juliette Honvault m'a demandé d'écrire sur l'éducation dans mon village, un désir enfoui s'est réveillé en moi. Je me suis précipité pour retrouver tout le matériel que j'avais chez moi, et j'y ai trouvé de quoi écrire sur la Mère des écoles, qui a été fondée à un moment funeste, et après qu'une terrible tragédie a frappé notre village de Banī 'Alī A'būs, situé aujourd'hui dans le district de Ḥayfān, dans la région de la Ḥuggariyya, au sud de la ville de Ta'iz. La force, la détermination et la conscience de ceux qui l'ont créée et qui se sont levés pour elle en ont fait l'une des expériences éducatives et culturelles les plus réussies de la péninsule Arabique.

- 4 Le récit de M. Jāzim s'appuie sur des témoignages issus de travaux qu'il a pu collecter chez lui à Sanaa, ou rapportés par des personnes de son entourage et qu'il a gardés en mémoire. Le plus important d'entre eux est celui d'un certain 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān, qui fut enseignant, puis directeur de l'école al-Ba'th⁵. Il a été retranscrit dans l'ouvrage non publié de Khālīd 'Abd al-Jabbār 'Abduh et 'Alī 'Abd al-Fattāḥ al-Murīsh, *Al-ta'lim fī qarīyat Banī 'Alī A'būs (L'enseignement dans le village de Banī 'Alī A'būs)*. S'y sont ajoutés les témoignages de la mère et d'une tante de M. Jāzim, Amān, qui fut la première femme du village à devenir professeur d'école. Pour documenter la mise en place d'une activité théâtre au sein de l'école, un certain nombre d'informations ont été tirées de l'ouvrage du metteur en scène palestinien Ḥusayn al-Asmar, *Al-masrah fī al-Yaman, tajarruba wa ṭumūḥ (Le théâtre au Yémen. Expérience et ambition)*, publié en 1991 au Caire⁶. Enfin, M. Jāzim a associé à ces témoignages écrits dix-neuf photographies, qui ont été publiées dans l'ouvrage de 'Abduh et al-Murīsh ou bien tirées de ses dossiers personnels, voire d'internet.
- 5 Ce corpus de recherche documentaire et mémoriel a permis à M. Jāzim de retracer une histoire scolaire de Banī 'Alī depuis le milieu des années 1940 jusqu'en 2010, en mettant l'accent non pas tant sur l'institution scolaire elle-même que sur ceux qui en ont été les acteurs : professeurs, directeurs, financeurs, parents d'élèves et villageois. Ce faisant, il retrace l'histoire d'un militantisme local en faveur de l'éducation, dont les liens avec le monde politique se renforcent au moment de l'indépendance du Yémen du Sud et de l'exacerbation des tensions entre les groupes politiques et idéologiques qui se forment de part d'autre de la frontière qui sépare les deux Yémen jusqu'en 1990.
- 6 La situation géographique du village de Banī 'Alī constitue un élément essentiel de cette histoire : situé sur les hauteurs de la Ḥuggariyya qui surplombe Aden et son arrière-pays, il est rattaché administrativement au pays du Nord, régi par l'imamat jusqu'en 1962, puis par le premier système républicain de la péninsule Arabique, imposé avec l'aide de l'Égypte et au prix d'une guerre civile de cinq ans. Ses débouchés économiques naturels se situent de l'autre côté d'une frontière qui se traverse sans entraves, à Aden, construite autour de son port en eaux profondes, devenu le deuxième port mondial en termes de trafic commercial dans les années 1950, juste après New York. La ville et son arrière-pays, qui se prolonge administrativement jusqu'à la région du Hadramaout, sont depuis 1839 sous domination britannique, laquelle prend fin en 1967, sous la pression d'un mouvement nationaliste déterminé. C'est à Aden que les gens de la contrée d'al-A'būs, établis comme petits commerçants (à l'instar de certains oncles de M. Jāzim) ou ouvriers du port, s'initient depuis les années 1930 au militantisme local, qui se développera par la suite en rébellion, puis en mouvement indépendantiste et révolutionnaire.
- 7 Faire l'histoire de l'école al-Ba'th en prenant le détour du témoignage personnel permet de donner un éclairage local et vivant à un mouvement plus général, celui de l'émergence de la société civile au Yémen, que la littérature historique et anthropologique a déjà copieusement traitée, en arabe et en anglais principalement⁷. Dans le Yémen imamite, où l'autorité et l'influence du pouvoir de l'État s'exercent essentiellement dans les villes, la survie collective dans les régions rurales repose traditionnellement sur des mécanismes de solidarité et de coopération. Creusements de puits, création de stations de halte sur les routes et les chemins empruntés par les commerçants et les voyageurs, réfections des terrains détruits par les pluies, formation de classes de *kuttāb-s* pour l'enseignement du Coran dans les mosquées sont le fait

d'initiatives locales qui se déploient à la faveur du *laissez-faire* de l'État, tandis que, à l'occasion, l'entraide se manifeste aussi pour résister aux collectes d'impôts. L'idéologie tribale, qui valorise l'honneur, la générosité, la loyauté et la piété, est partagée par l'ensemble des communautés villageoises, même lorsque celles-ci ne font pas partie d'organisations tribales, et elle est très présente dans la culture yéménite rurale, sous forme de poésie, de contes ou de chants⁸. À la faveur d'une émigration de travailleurs toujours plus nombreuse vers Aden (ils sont 80 000 Yéménites du Nord sur un total de 220 000 habitants en 1965⁹), la culture de l'entraide communautaire villageoise croise de manière déterminante, à partir des années 1930, l'ouverture culturelle et syndicale cédée par les autorités coloniales pour limiter la contestation face à un régime mis au service de ses élites locales probritanniques et une minorité d'étrangers, européens, indiens ou somaliens. Elle croise aussi l'important développement des structures commerciales et éducatives dans les sultanats du Hadramaout, grâce aux investissements faits par l'élite locale marchande qui tire sa puissance financière et politique d'affaires commerciales anciennes et fructueuses en Inde, à Singapour, en Indonésie ou en Afrique de l'est¹⁰. Les clubs littéraires et culturels, ainsi que la presse, relayent les nouvelles du monde arabe et anticolonial tout comme les initiatives privées en faveur des Yéménites qui, dans le Yémen imamite ou à Aden, restent soumis à des moyens de subsistance extrêmement limités et à l'absence de droits politiques.

- 8 À Aden, la « séduction du capitalisme » bat son plein, valorisant le « self-help »¹¹. Dès les années 1930, l'entraide communautaire islamique se déploie sur le modèle de l'association de village (qui prend souvent le nom de *nādī*, ou « club ») pour faciliter l'insertion financière, culturelle, et même éducative des villageois dans la ville : ces associations représentent plus de 50 villages de la région de Ta'iz dans les années 1950¹². Dans ce mouvement, l'enseignement non uniquement religieux devient un moyen essentiel de survie collective. On comptait seulement quatre écoles primaires gouvernementales à Aden dans les années 1930, réservées uniquement aux Adénis de souche ou aux étrangers, et le premier établissement scolaire pris en charge par les Britanniques pour les enfants arabes locaux jusqu'au baccalauréat n'a été créé qu'en 1935 — et encore ne s'adressait-il qu'aux fils de l'élite locale (Aden Protectorate College for the Sons of Chiefs). La Direction de l'Instruction, créée en 1938 — un an après le détachement d'Aden de l'administration de Bombay et son rattachement à la Couronne britannique comme colonie — ne se développa qu'avec la création d'une école de formation des maîtres, un institut technique et une école pour filles. L'enseignement des enfants adénis et yéménites immigrés ne reposait donc que sur le secteur privé, à Aden ou dans les villages yéménites proches de la frontière. Les écoles associatives ou privées devinrent, très vite, des lieux de mobilisation politique dans le contexte de la lutte anticoloniale et nationale. C'est dans ce creuset très particulier que l'école fréquentée par M. Jāzim se développa, tout comme d'autres écoles, plus ou moins connues¹³.
- 9 Le travail de restitution historique auquel M. Jāzim s'est attelé, associant souvenirs et recherche documentaire, s'organise autour de six grandes parties : les origines de l'école, à travers l'histoire de l'école dite d'al-Ḥaṣḥaṣ, fondée en 1944 dans le lieu-dit éponyme du village de Banī 'Alī, à l'initiative d'un professeur, 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir al-Hitārī, et à laquelle un événement tragique mit fin en 1949 ; la réaction, depuis Aden, des principales figures de la vie économique locale, qui décident de fonder une association de soutien des habitants de la région d'al-A'būs (un club), et, dans la foulée (en 1956), de créer l'école al-Ba'th ; l'esprit et les méthodes de l'école ; la vie culturelle,

sportive et caritative de l'école ; le succès de l'école et son influence régionale ; et, enfin, la vie sociale et politique de l'école. M. Jāzim donne ici à lire, plus globalement, une histoire collective et dynamique.

L'école d'al-Ḥaṣḥaṣ

- 10 Entamant la première partie du récit, le témoignage de 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān recueilli par 'Abduh et al-Murīsh retrace l'arrivée à Banī 'Alī, en 1944, du professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir al-Hitārī qui, originaire d'un village voisin (al-Hitārī), créa la première école non strictement religieuse d'al-A'būs, l'école d'al-Ḥaṣḥaṣ.

1. À partir de la droite : le professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir al-Hitārī ; le professeur Muḥammad 'Abd al-Wahhāb Bishr ; et le professeur Amīn Muḥammad Sa'īd (Archives 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān).

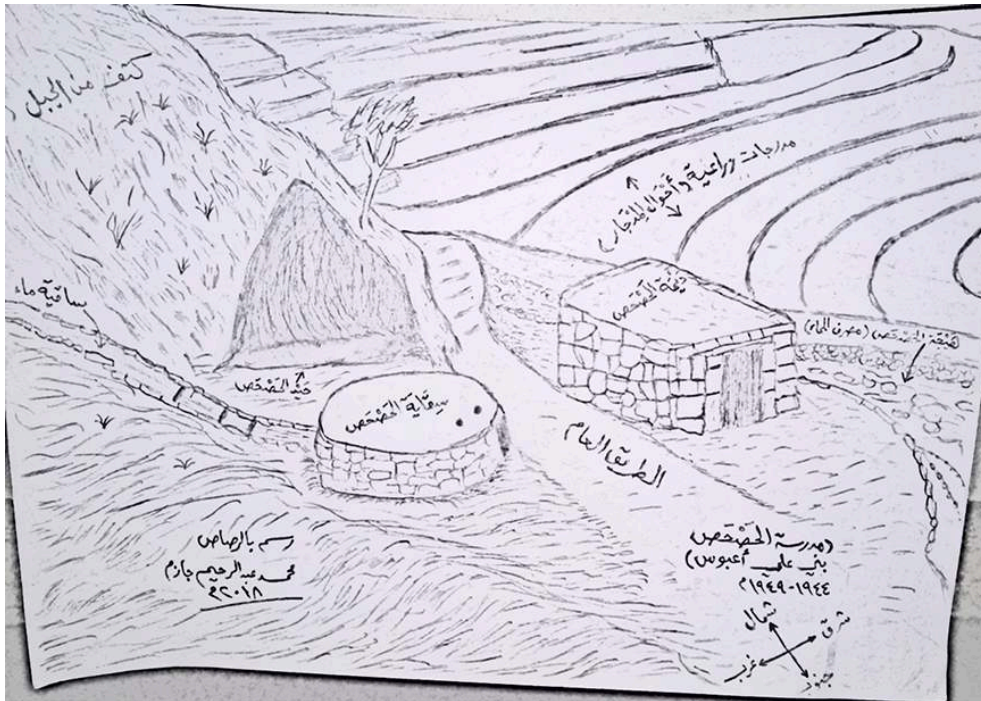


2. Le professeur 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān (Archives 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān).



- 11 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān rapporte que 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir était issu d'une grande famille de soufis, et qu'il avait reçu une éducation de qualité en sciences religieuses, dans les écoles et les mosquées d'Aden. S'il ne donne pas davantage de précisions sur la place occupée par la famille Hitārī dans les cercles réformistes musulman d'Aden¹⁴, il ne manque pas, en revanche, de souligner que c'est en vertu de sa réputation dans le pays que les habitants du village lui demandèrent de venir enseigner à leurs enfants. Al-Ḥaṣḥaṣ était le nom du lieu-dit où il donnait ses leçons, à l'extérieur du village et à proximité d'un chemin de montagne emprunté par les voyageurs, sous un grand rocher formant une grotte, et dont la partie supérieure avait été creusée pour servir de réservoir d'eau aux moutons des éleveurs locaux. Les enfants de cette école troglodyte bénéficiaient également d'un réservoir construit pour eux, et le lieu fut peu de temps après son ouverture agrandi pour accueillir des élèves plus âgés, aménagé d'une estrade pour l'enseignant.

3. École al-Ḥaṣḥaṣ de Banī 'Alī A'būs, 1944-1949 (Dessin réalisé de mémoire).



- 12 Cette expérience scolaire dura peu de temps. En 1949, soit cinq ans après son ouverture, l'école fut frappée par un événement tragique. Lors d'un épisode particulièrement pluvieux du printemps, une partie du rocher de la grotte s'effondra sur les élèves, tuant l'un d'entre eux, un des fils du *shaykh* du village. L'école n'existait plus.
- 13 Le professeur, 'Abd al-Ḥāfīz, dut quitter le village, mais il avait eu le temps de former des jeunes à l'enseignement de base. Parmi eux, se trouvaient 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, le témoin de cette histoire, mais aussi une tante de Muḥammad Jāzīm, Amān, qui fut la première fille du village à lire et apprendre entièrement le Coran — c'est à elle, d'ailleurs, que M. Jāzīm doit d'avoir retenu, très jeune, les 29^e et 30^e sourates du Coran, répétées après elle pendant qu'elle préparait les repas ou lavait les vêtements.
- 14 Muḥammad Jāzīm a souvent entendu le récit de l'accident de la bouche de ces deux anciens élèves ('Abd al-Wāḥid 'Uthmān et la tante Amān), mais aussi de sa mère. L'évènement semble avoir d'autant plus marqué le village que la jeune victime de l'école est restée, dans la mémoire collective, un enfant prometteur et qui avait toutes les qualités pour succéder à « son père intelligent et avisé dans la direction des affaires de la tribu. » M. Jāzīm précise, à l'appui de ces témoignages, que le *shaykh* du village, désespéré, fut pris d'une violente colère, et qu'il expulsa le maître tant apprécié. Celui-ci quitta le village pour enseigner dans un endroit à l'écart, sous un figuier où des enfants finirent par le rejoindre, endurant le brûlant soleil d'été et les froids de l'hiver.

Création de l'association des habitants de la région d'al-A'būs et de l'école al-Ba'th

- 15 Dans la deuxième partie du récit, M. Jāzīm raconte que la nouvelle de l'accident de l'école d'al-Ḥaṣḥaṣ se répandit très vite jusqu'à Aden, où les habitants de la contrée d'al-A'būs avaient constitué une petite diaspora, attirée par les emplois du port ou du

petit commerce, notamment dans le quartier de Crater. Cette petite communauté fonctionnait, selon les termes de M. Jāzim, comme une « couveuse » (*hāḍina*) : il s'agissait plus précisément d'un réseau d'entraide soutenu par des notabilités d'al-A'būs, au premier rang desquelles figurait son grand-père, 'Alī Jāzim Muḥammad Hādī, celui-là même qui avait assuré une éducation de base à sa fille Amān. 'Alī Jāzim était propriétaire d'un magasin de parfums réputé à Crater, ce qui lui avait valu son surnom de « al-'Aṭṭār al-'Absī » (le parfumeur d'al-A'būs). À l'époque de l'écroulement de l'école, 'Alī Jāzim et d'autres notabilités locales cherchaient précisément à renforcer l'existence juridique de leur réseau de solidarité. Ils créèrent (sans qu'on sache finalement si la fermeture de l'école d'al-Ḥaṣḥaṣ fut décisive) le Club de l'Union d'al-A'būs (Nādī al-Ittiḥād al-'Absī) en 1952, dans un immeuble de Crater. 'Alī Jāzim fut nommé président, et une « constitution » fut rédigée, pour en préciser l'organisation, l'esprit et les objectifs. Ce qu'il convient d'appeler les « statuts » du club furent imprimés peu de temps après, et M. Jāzim, qui en a conservé une copie dans sa maison de Sanaa, les reproduit in extenso dans son récit. Ce sont, typiquement, ceux d'une association, dont M. Jāzim admire le caractère précocement démocratique (ses adhérents cotisent mensuellement, ont force de proposition et participent aux votes) — mais dont il faut relativiser l'originalité à l'aune de l'étendue du mouvement associatif à Aden à la même époque : l'Association adénite (al-Jamī'īya al-'Adaniyya), créée en 1950 et qui rassemblait 3000 membres d'une élite réclamant « Aden aux Adénis », était dotée d'une « constitution », de même que la Conférence des Syndicats d'Aden (Mu'tamar 'Adan li-l-niqābāt), créée en 1956¹⁵.

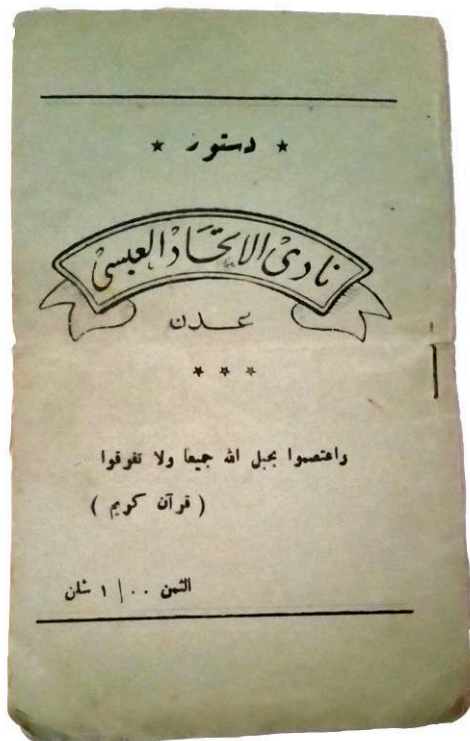
4. Tableau commémoratif des fondateurs du Club de l'Union d'al-A'būs à Aden (Archives de l'Association de Bienfaisance d'al-A'būs).



5. Ḥājj 'Alī Jāzīm Muḥammad Hādī Sinān al-'Absī, Président du Club de l'Union d'al-A'būs (Archives familiales de Muḥammad Jāzīm).



6. Couverture de la Constitution du Club de l'Union d'al-A'būs (Archives Muḥammad Jāzīm).



16 Organisation caritative, le Club de l'Union d'al-A'būs dédie une grande part de ses projets à l'éducation. Si le premier de ses quatre « objectifs » listés dans le premier

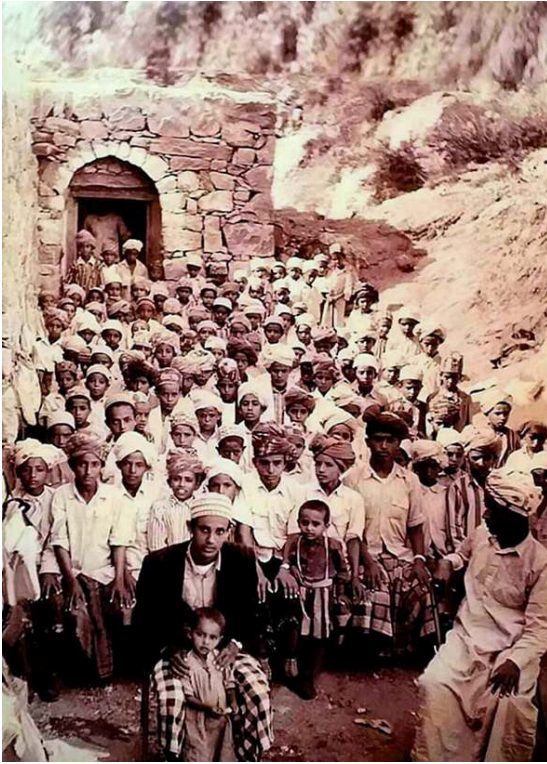
paragraphe de la « constitution » vise à « l'affermissement des enseignements de la vraie religion » (*al-tamassuk bi-ta'ālīm al-dīn al-ḥanīf*), le deuxième est en effet dédié à « l'élévation du niveau d'enseignement et de culture au sein de la patrie et parmi les émigrés ». Puis vient le développement de « projets caritatifs dans le pays d'al-A'būs, comme l'ouverture d'une ou de plusieurs écoles, le creusement de puits, la construction de réservoirs d'eau, l'aide aux nécessiteux et aux malheureux, autant que possible et à condition que l'état misérable dans lequel ils se trouvent ne soit pas le résultat d'une faute ou d'un comportement répréhensible par la charia, en termes de morale et de respect du droit local ». La liste des « projets » se clôt par ce qui correspond davantage à une garantie vis-à-vis du respect de la loi britannique à Aden en ce qui concerne les conditions de résidence imposées aux immigrants yéménites du Nord : le club se veut apolitique (« le club n'entre pas en politique »).

- 17 Bien que centrale, l'éducation ne semble pas avoir constitué une fin en soi, mais un moyen pour améliorer les conditions de vie des hommes d'al-A'būs, où qu'ils se trouvent. La première dépense du club fut en effet réservée à la construction de logements à Aden pour accueillir ceux qui, venant d'al-A'būs, s'y trouvaient sans emploi, et ce n'est qu'après cinq ans que fut décidée la construction d'une école dans la région d'al-A'būs. Cette école, c'est, bien entendu, celle de Banī 'Alī, la Madrasat al-Ba'th.
- 18 Pour en retracer les débuts, M. Jāzim poursuit la lecture du témoignage de 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān qui, au moment de la création du Club de l'Union, travaillait dans la boutique de son père, vendeur de café et d'encens à Shaykh 'Uthmān, dans la périphérie d'Aden. Dans son autoportrait, 'Abd al-Wāḥid apparaît comme un jeune homme éduqué, lecteur attentif de la presse adénite et particulièrement intéressé par la question scolaire : dans le Hadramaout, à l'est de Mukallā, l'école de Ghayl Bā Wazīr, créée en 1937 et dotée d'un cursus secondaire à partir de 1950, retenait notamment toute son attention¹⁶. Très marqué par l'accident de l'école d'al-Ḥaṣḥaṣ, dont il avait été témoin, 'Abd al-Wāḥid décida d'en faire un récit pour la presse locale, qui fut publié le 27 octobre 1955 dans la *Ṣaḥīfat al-Naḥḍa* (*Revue de la Renaissance*), sous le titre de « Histoire de l'école du village de Banī 'Alī A'būs ». Là encore, M. Jāzim choisit de retranscrire le contenu du document, apparemment tiré de l'ouvrage de 'Abduh et al-Murīsh. Dans son article, 'Abd al-Wāḥid débute son récit par une critique ouverte du gouvernement de l'imamat, qui avait nommé 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir comme professeur dans le village sans s'assurer qu'il disposait d'un lieu autre que la grotte pour enseigner, « comme si le devoir [du gouvernement] s'arrêtait là, et qu'il était normal qu'il y ait un professeur sans école ». Deux inspections du ministère de l'Instruction, au moins, furent organisées, explique-t-il, sans qu'aucun rapport n'ait jamais évoqué les conditions indigentes dans lesquelles avaient lieu les enseignements. L'accident final n'est pas détaillé, remplacé par une ellipse qui en grossit le poids (« l'histoire de cette école a laissé derrière elle beaucoup de malheurs, dont il est difficile ici de parler »), et 'Abd al-Wāḥid conclut son récit par une adresse aux habitants de Banī 'Alī :

Il est regrettable que depuis dix ans, vous n'avez pas construit d'école dans votre pays. La construction d'une école ne vous reviendrait pas très cher, et vous pourriez en construire une, si vous souhaitiez le bien pour vous et pour vos enfants, car le savoir est devenu aujourd'hui indispensable aux humains, exactement comme le sont l'eau et l'air. Oui, vous pouvez coopérer tous les uns avec les autres, afin de construire l'école de votre pays.

- 19 D'après 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, l'article « secoua les consciences » et « plaça chacun devant ses responsabilités ». Au sein du Club de l'Union d'al-A'būs, un comité de six personnalités se rassembla pour créer une école à Banī 'Alī, dont le grand-père de M. Jāzim et un oncle maternel, propriétaire d'une grande boutique de « vêtements pour hommes et femmes » à Crater. À la suite d'un nouvel article publié par 'Abd al-Wāḥid dans la *Revue de la Renaissance*, des fonds furent récoltés en quantité suffisante pour construire une école de trois classes pouvant accueillir 40 élèves chacune. En 1956, la Madrasat al-Ba'th fut la première école privée de la région, et, ainsi que le souligne 'Abd al-Wāḥid dans son témoignage, elle fut aussi la première école conçue sur le modèle d'un « système moderne, équipée de chaises et de tables », comme dans les écoles d'Aden.
- 20 M. Jāzim complète le récit de la construction de l'école par le témoignage de son oncle maternel, qui faisait partie des membres fondateurs du club : craignant, avec le grand-père de Muḥammad, que les autorités yéménites n'interrompent les travaux de l'école (engagés de manière bénévole par les villageois), ils firent venir le *shaykh* du village (celui qui avait perdu son fils dans l'accident de l'école) à Aden, où ils l'hébergèrent pendant un mois. Ils soignèrent particulièrement son accueil, en organisant des visites de la ville en voiture avec chauffeur, pour le convaincre de les soutenir au cas où ils auraient à rendre des comptes aux représentants du pouvoir yéménite : il devait, au besoin, faire passer la construction de l'école pour une construction de maison individuelle d'un commerçant d'Aden. L'anecdote, à classer au rang des histoires qui ont pu circuler au sein de la famille pour évoquer cette époque exaltante d'une solidarité villageoise enthousiaste, place le *shaykh* en position du naïf que l'on pouvait gruger aisément par des flatteries, tout intelligent qu'il ait pu avoir été. En tant que *shaykh*, il était une autorité locale qui faisait l'intermédiaire avec le pouvoir imamite, et le récit en fait un sédentaire attaché à son village et ignorant des choses du monde que d'autres, plus malins, avaient pu s'approprier en trouvant leur place dans le petit commerce local : on retrouve là, probablement, un motif de la culture socialiste du Yémen du Sud des années 1970-1980, construite sur la haine de l'élite « féodale » qui régnait en accord avec les autorités coloniales. Ainsi se clôt la présentation de cette société villageoise au fonctionnement communautaire, dans laquelle la solidarité se déployait à l'abri du politique, critiqué autant que mis à distance.

7. Élèves de l'école al-Ba'th avec le professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ et le professeur 'Abd al-Wāḥid (respectivement à droite et à gauche) dans la cour de l'école après son ouverture en 1957 (Archives 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān).



8. École al-Ba'th (al-Ḥuriyya) de Banī 'Alī, région d'al-A'būs, dans les années 1970 (Archives 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān).



L'esprit et les méthodes de l'école al-Ba'th

- 21 La troisième partie du récit, dédiée aux contenus et à l'organisation de l'enseignement dispensé à l'école de Banī 'Alī, commence par le récit de l'ouverture de celle-ci, en 1957, sous le nom de Madrasat al-Ba'th al-Ahliyya al-Khayriyya al-Islāmiyya (école caritative islamique privée de la Régénération). 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir, le professeur tant apprécié par les villageois de Banī 'Alī et qui s'était exilé dans la montagne, fut rappelé comme directeur et professeur, et recruta 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, son ancien élève. Le programme proposé aux élèves était, selon M. Jāzim se référant à nouveau au récit de ce dernier, un programme « moderne », déployé sur quatre années. Aux disciplines classiques (apprentissage du Coran, principes de la récitation, principes des monothéismes, étude du *Safīnat al-Najat* — *Le navire du Salut*, ouvrage sur les principes de l'école chaféite —, langue arabe, calligraphie, dictée, lecture, et grammaire), furent ajoutés des éléments de géographie, d'« enseignement technique », d'arithmétique et d'exercice physique. Certainement pour ne pas heurter les autorités yéménites, l'anglais n'était pas enseigné, mais l'école accueillit les filles dès 1960 au niveau préparatoire. Les effectifs furent peu à peu répartis selon les âges des élèves, et le temps scolaire était organisé sur six jours de classe et six heures quotidiennes de cours, commencées par des chants religieux (puis républicains après 1962) et l'inspection de propreté corporelle, puis entrecoupées de récréations et de mises en rang.
- 22 Un tableau d'honneur établi par le professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ distinguait les mécènes de l'école (notamment ceux qui assuraient les achats de matériel et de livres), mais aussi quatre jeunes qui furent particulièrement importants aux tout premiers débuts de l'école : inscrits dans le secondaire à Aden et même à l'université du Caire pour deux d'entre eux, ils venaient durant leurs vacances d'été assister bénévolement les deux professeurs. Cette aide scolaire était probablement réalisable grâce à la différence de calendriers en usage au Yémen, à Aden et en Égypte : jusqu'à la révolution républicaine de 1962, l'école respectait le calendrier musulman utilisé dans l'imamat, et la rentrée des classes, qui se faisait au mois de Muḥarram, était perpétuellement décalée par rapport à celle des institutions adénites et égyptiennes fonctionnant sur le calendrier julien.
- 23 Le lien avec Aden et ses institutions éducatives supérieures (niveau secondaire ou plus) se faisait par l'intermédiaire d'un certain 'Abd al-Qaddūs 'Abd al-Malik, professeur et secrétaire de l'imam de la mosquée al-'Asqalānī à Crater, et le *shaykh* al-Bayḥānī, célèbre au Yémen pour sa contribution décisive à la création des instituts islamiques. Les élèves de l'école al-Ba'th pouvaient aisément, s'ils le souhaitaient, poursuivre leurs études à l'Institut de Commerce, ouvert en 1951, ou bien, après sa création en 1961, au Kulliyat Bilqīs, institution créée pour les enfants yéménites (d'où qu'ils viennent) de la maternelle jusqu'au baccalauréat grâce à une collecte de fonds réalisée par Aḥmad Muḥammad Nu'mān auprès de la diaspora yéménite d'Afrique du Nord et d'Angleterre¹⁷.
- 24 L'école al-Ba'th connut un succès rapide. Comme l'indique un tableau fourni par 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān dans son témoignage, les trois classes furent remplies en peu de temps, et firent même face à un afflux important d'élèves, venant de huit villages différents dans la région d'al-A'būs : de 93 la première année (commencée en août 1957), les effectifs s'élevèrent à 170 à la rentrée suivante (fin juillet 1958), avant de se stabiliser entre 140 et 165 élèves pour les quatre années suivantes (dont quatorze filles

à la rentrée de juin 1962, soit trois mois avant le déclenchement de la révolution républicaine et l'instauration du principe de l'école pour tous).

- 25 D'après M. Jāzim, entré à l'école en 1963 (l'école s'appelait désormais al-Ḥurriyya), l'esprit nouveau apporté par l'école et son fonctionnement expliquent une grande partie de ce succès. La fête annuelle, organisée pour la rentrée des classes, après le mois de Ramadan et pour la Fête du Sacrifice, était ouverte à tous les villageois, et la première à avoir été organisée pourrait expliquer à elle seule la forte hausse des effectifs de la deuxième année. À côté de cet événement, d'autres éléments du quotidien de l'école assuraient à celle-ci une présence particulière dans l'espace social, et une image de modernité appréciée par les gens de la région. M. Jāzim a été particulièrement marqué par la « cloche » de l'école, un gong en métal que le directeur faisait retentir à plusieurs moments de la journée. Sa mélodie, qui imitait celle de Big Ben (entendue via la radio anglaise d'Aden), se répandait dans toute la montagne, et servait aussi de repère temporel aux villageois dans leurs activités de tous les jours. Par ailleurs, on peut souligner l'attrait qu'a pu représenter la qualité des équipements de l'école : M. Jāzim ne manque pas de relever que l'accès à l'eau était assuré par une citerne, que des arbres apportaient de l'ombre et un paysage agréable et changeant dans la cour, et que les élèves disposaient de toilettes dans l'enceinte de l'école, alors même que les plus riches des villageois n'en avaient fait installer à leur domicile que depuis 1955. Enfin, l'organisation d'activités en dehors du temps scolaire achevait d'extraire les élèves du maigre travail agricole, et de les inscrire dans la culture scolaire d'Aden, puis, après 1962, dans celle, centralisée, de la République arabe du Yémen.

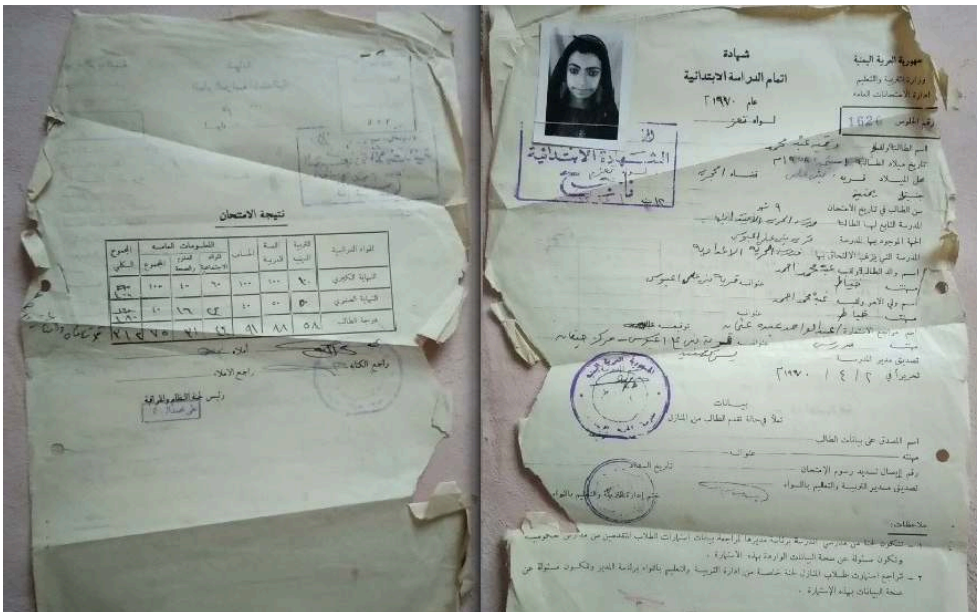
9. Photo de l'élève Muḥammad Jāzim sur le formulaire de diplôme de fin du cycle élémentaire, en 1969 (Archives Muḥammad Jāzim).



10. « Big Ben », la célèbre « cloche » de l'école al-Ba'th (al-Ḥurriyya) de Banī 'Alī A'būs (Archives Muḥammad Jāzim).



11. Formulaire du certificat de fin de primaire de Ruqqiyya, épouse de M. Jāzim, en 1970, avec le relevé des notes (à gauche) et le tampon de l'autorité provinciale de Ta'iz (sous la photo) (Archives familiales Muḥammad Jāzim).



La vie culturelle, sportive et caritative de l'école al-Ba'th / al-Ḥurriyya

26 Parmi les activités sportives, culturelles et caritatives de l'école, détaillées dans la quatrième partie de ce travail, le théâtre occupait une position à part. Il fut particulièrement valorisé par le professeur 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, que M. Jāzim a bien connu. Selon lui, 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān conservait les textes de toutes les pièces de théâtre montées à l'école, et « tous ceux qui sont montés sur scène se référaient à ce qu'il écrivait, à ce qu'il leur racontait et leur dictait ». Il voyait dans le théâtre le moyen d'« influencer la vie sociale, d'ouvrir les yeux des gens sur ce qui se passait autour d'eux, et de développer chez chacun une conscience personnelle ; de même que le théâtre permettait d'exposer de nombreux problèmes sociaux, et de proposer des solutions ». Sa perception de l'intérêt qu'y portait 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān est confortée par le témoignage de celui-ci, que M. Jāzim ajoute à ses souvenirs : le professeur raconte que quand il était à Aden (en 1958 selon nos déductions), il avait appris par la presse adénite que l'école de Ghayl Bā Wazīr avait monté avec ses élèves une pièce particulièrement injurieuse vis-à-vis des autorités locales pro-britanniques. Selon lui, la pièce, intitulée « La mort des traitres » (Maṣra' al-Khawna), avait abordé, derrière le thème de « la volonté refoulée », celui de la question nationale, provoquant une réaction immédiate des autorités britanniques et de leurs collaborateurs locaux. Le directeur (Sālim Ya'kūb Bā Wazīr) et les enseignants impliqués dans l'activité théâtre furent renvoyés, entraînant la colère des parents d'élèves contre le pouvoir britannique. Par solidarité avec le directeur, ils s'abstinrent pendant un temps d'envoyer leurs enfants à l'école, avant de céder face à l'intransigeance du pouvoir et d'accepter le nouveau personnel éducatif. L'évènement fit grand bruit dans le Hadramaout et à Aden, généreusement relayé par les journaux adénites¹⁸, et c'est par leur biais que 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, précisément, en connut l'existence, et fut pris d'admiration pour le directeur de l'école, son courage, son patriotisme et son combat en faveur de ses concitoyens qui, « à moins de servir de monture à l'occupation, étaient privés de travail dans leur propre pays ». C'est donc en souvenir de l'acte héroïque de Sālim Ya'kūb Bā Wazīr que 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān avait décidé d'organiser un gala avec représentation théâtrale pour la deuxième rentrée de l'école al-Ba'th, en juillet 1958. Avec l'aide du directeur 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir, ils avaient distribué des invitations dans tous les villages de la région d'al-A'būs. Il raconte dans son témoignage qu'ils avaient eu peu d'espoir de faire venir à eux les villageois, peu habitués à ce type d'invitation et même à se rendre dans les villages voisins, plus familiers qu'ils étaient des séances de qat collectives à l'occasion de mariages ou de visites de saints locaux. Espérant une vingtaine de spectateurs, et même moins lorsqu'une pluie fournie s'invita à la fin de la journée, ils furent stupéfaits de voir arriver une foule de parents :

L'obscurité venait à peine de commencer à onduler que se mirent à briller, dans toutes les directions, de grandes lumières, celles des lampes allemandes Petromax. Nous étions tellement impressionnés. Des groupes des gens se sont répandus, rejoignant d'autres individus et d'autres groupes, couvrant leur tête de couvertures pour se protéger de la pluie, tandis que certains avaient des ombrelles qui servaient à les protéger de la pluie comme du soleil. [...] Le début du gala avait été fixé à sept heures sur les cartes d'invitation, mais en raison de l'état des routes inondées par les pluies, nous le décalâmes à sept heures et demie, heure à laquelle les gens continuaient de ruisseler jusqu'à nous dans la pluie légère.

Puis la pluie s'arrêta. L'atmosphère se détendit, les esprits se réjouirent, et l'espace

se remplit de spectateurs. Les sièges furent pris d'assaut, des élèves grimperent sur le toit de l'école et sur les étagères qui entouraient la salle, tandis que d'autres se tenaient debout derrière les sièges. Les toits et la cour de l'école se transformèrent en une flamme rougeoyante, envahis de lumières.

Nous avons entraîné les élèves aux discours et aux représentations de circonstance, et la fête, qui commença à huit heures du soir, après la prière de *'ishā'*, dura plus de deux heures, avec discours, récitations de poèmes, chants et pièces de théâtre jouées par des élèves. Il y eut deux représentations : « La passion de l'or »¹⁹, et une autre, écrite par le professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ, intitulée « La dépendance au qat ». Les gens étaient pleins d'admiration et ils furent extrêmement satisfaits de ce qu'ils avaient vu.

- 27 Ce témoignage illustre parfaitement, s'il le fallait, le rôle joué par l'école et le théâtre dans la formation d'une mobilisation rurale dans le sud du Yémen dans les années 1950. Les gens de Banī 'Alī et des alentours étaient certainement portés par ce qu'ils avaient pu entendre ou lire des développements de l'éducation à Aden et dans le Hadramaout, et par les perspectives économiques d'Aden. La mise en valeur de l'action solidaire et du travail collectif est présentée comme une action réfléchie par 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, comme une première étape dans la construction de la conscience politique.
- 28 Muhammad Jāzim, pour sa part, se souvient parfaitement de l'effet de magie que produisit sur lui ces représentations théâtrales, le talent de certains jeunes comédiens, les déguisements et les accessoires conservés dans un coffre de l'école et accumulés année après année. Mais il passe rapidement sur ses émotions d'enfant, et choisit de convoquer le travail de recherche du metteur en scène palestinien Ḥusayn al-Asmar sur le théâtre au Yémen²⁰. Ce dernier indique un titre différent pour la première pièce jouée à l'école en 1958 et mise en scène par le directeur de l'école 'Abd al-Ḥāfiẓ : « Le savoir est lumière et l'ignorance est ténèbres » (« *Al-'ilm nūr wa-l-juhl zulma* »). Il indique également les noms des jeunes élèves-comédiens de l'époque, pour qui M. Jāzim livre de courtes biographies en notes de bas de pages : il s'agit pour la plupart de personnalités qui, après des études à l'étranger, eurent des carrières importantes dans les secteurs commerciaux, bancaires et médicaux de la République arabe du Yémen, de la République démocratique du Yémen formée à partir de 1967, et du Yémen après l'unification de 1990. Il n'est pas anodin que M. Jāzim gratifie l'un d'entre eux, spécialisé dans l'analyse médicale, Yāsīn 'Abd al-Wārith Hizā' Nu'mān, comme celui qui aurait refusé d'ouvrir une clinique privée au motif que « la médecine est un savoir, pas une marchandise » : la première génération d'élèves de l'école a été marquée par la culture religieuse de leurs maîtres qui, comme le professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ, ont placé le savoir au rang de devoir islamique.
- 29 Le théâtre remplissait un rôle moral auquel les villageois n'étaient pas insensibles, et à l'aune duquel ils étaient invités à observer la société autour d'eux. Ḥusayn al-Asmar relaye un épisode marquant, qui, tout en révélant le succès de l'illusion théâtrale dans une société peu habituée à ce type d'expression, témoigne des clivages sociaux en formation : un jour, la présence sur scène d'un jeune comédien issu d'une famille de commerçants aisés provoqua la colère de son frère aîné parce qu'il jouait le rôle d'un mendiant dans « La passion de l'or ». Le frère aîné se plaignit que sa famille ait été insultée en laissant le jeune homme apparaître « devant les gens en vêtements déchirés et ramassant leurs miettes ». L'année suivante, le directeur ne se résolut pas à écarter la pièce, mais fit tenir ce rôle par son propre fils. M. Jāzim, qui reprend là encore Ḥusayn al-Asmar, dresse la liste des pièces qui furent jouées par la suite, majoritairement inspirées de l'histoire de l'Islam : « Tāwūs le Yéménite et Ḥishām b.

'Abd al-Malik », qui reprend l'histoire traditionnelle islamique (*khobar*) du sermon adressé à Ḥishām b. 'Abd al-Malik, dixième calife omeyyade (691-743) par Ṭāwūs b. Kaysān, un fameux rapporteur de hadiths installé à la Mecque et critiqué pour son arrogance ; « La patience et la foi » ; « Bilāl, le muezzin du Prophète » ; « La justice de l'islam » ; « Le sabre brisé » (celui de 'Ali b. Abī Ṭālib lors de la bataille de Uḥud en 624, et que le Prophète a remplacé par son célèbre sabre « Dhū'l-fiqār », ou « Zulfikar »).

- 30 Les titres des trois autres pièces mentionnées (« À cause du qat », « Le sorcier » et « L'ermite rêveur »), qui se sont ajoutées à la pièce à succès des débuts du club de théâtre, « La passion de l'or » (jouée trois années d'affilée), indiquent le choix de thématiques liées à la prévention sanitaire, la critique sociale ancrée dans l'univers rural local, ou relevant de la morale culturelle arabe. Ḥusayn al-Asmar témoigne de la réussite particulière de « L'ermite rêveur », jouée après la révolution de 1962. La pièce, composée d'un acte unique, était jouée par un seul comédien, un certain Maṣṣūr An'am Sayf. L'histoire qu'elle raconte croise, avec humour, l'exaltation du savoir et de l'éducation et la critique de la paresse et du rêve : le personnage de l'ermite est un homme pauvre, dont l'unique trésor est un pot de miel suspendu à son plafond. Régulièrement, il se prend à rêver de pouvoir le vendre pour acheter une poule et de la voir se reproduire, pour vendre de nouvelles poules afin de s'acheter un terrain, puis construire une grande maison et épouser une « belle femme », qui lui donnerait un fils. Celui-ci, grâce à « des instructeurs et des professeurs », deviendrait un modèle de politesse et de savoir — l'acmé de ce fantasme. Emporté par son imagination, l'homme s'excite, gesticule, et agite sa canne en l'air, heurtant le pot de miel, qui se fracasse au sol. Le rêve s'évanouit pour toujours, son fils éduqué aussi, qui aurait pu lui assurer une vie descende jusqu'à la fin de ses jours.
- 31 Ḥusayn al-Asmar rapporte que, plein d'admiration pour la performance d'acteur de Maṣṣūr An'am Sayf, un spectateur vint le trouver pour lui offrir sa montre, en guise d'encouragement à poursuivre une carrière théâtrale. Le récit de Muḥammad Jāzim, qui se place toujours en retrait par rapport à celui de Ḥusayn al-Asmar, témoigne de l'impact de ces liens particuliers entre scène et public, entre jeunes villageois et citadins aisés d'Aden, que permettait le théâtre de l'école. Dans une note de bas de page, il indique avoir assisté à cette représentation, et se souvenir parfaitement de l'épisode de la montre, dont il identifie le donateur : c'était un certain Ḥājj Muḥammad Rāshid Muḥammad, « un des pionniers de l'enseignement dans la région d'al-A'būs », qui enseigna à l'école de Banī 'Alī avant et après la révolution, puis qui s'installa à Aden comme commerçant de prêt-à-porter, et se fit connaître comme un mécène important de l'école. Le port de la montre, ajoute-t-il, « n'était réservé qu'aux riches à cette époque, et je me souviens encore du rôle joué par Maṣṣūr dans cette pièce, assis, racontant ses rêves et frappant, d'un geste devenu célèbre, le pot qui se déverse ensuite sur sa tête, ainsi que sa voix pleine de sanglots, qui retentit encore dans mes oreilles après tant d'années. »
- 32 Muḥammad Jāzim fit lui aussi, par la suite, l'expérience du théâtre à l'école. Il n'a jamais bénéficié des talents de metteur en scène de 'Abd al-Wāḥid 'Uthmān, vantés par Ḥusayn al-Asmar, mais il souligne les qualités d'un autre professeur, Yasīn Muḥammad Sa'īd, qui était également le directeur de l'école, et de deux autres professeurs (Amīn Aḥmad Muḥammad Sa'īd et 'Abd al-Rashīd Muḥammad Aḥmad al-'Awāḍī). Il témoigne rapidement du travail préparatoire sur les discours à déclamer et des répétitions de théâtre. Cela commençait deux mois avant la représentation, tous les soirs, et deux

semaines avant, sur place même, au théâtre, « qui se situe toujours en face de ce que nous appelions la quatrième classe », avec le souffleur prévu en cas de trous de mémoire et le technicien chargé de créer les effets sonores via des haut-parleurs.

- 33 M. Jāzim est plus disert à propos des autres activités proposées par l'école, et notamment du sport, qui n'avait semble-t-il pas moins d'importance que le théâtre dans l'arsenal pédagogique des mécènes et des directeurs. Les fêtes annuelles étaient l'occasion d'exposer les performances sportives des élèves, peu avant le spectacle de théâtre, et « avant la prière de *maghrib* ». Elles illustraient le travail réalisé tout au long de l'année dans la cour de l'école : course à pied et de vitesse, tir à la corde, saut en hauteur et en longueur, marche sur les mains, lancer de poids, haltérophilie et, surtout, football. Muḥammad Jāzim s'étonne encore de la disponibilité permanente des équipements dans la cour, depuis les débuts de l'école :

il y avait une longue et grosse corde que deux équipes d'élèves tiraient à eux avec force, qu'ils soulevaient pour sauter par-dessus, ou bien qu'ils tendaient à une certaine hauteur des deux côtés de la cour pour la parcourir sur les mains. Il y avait aussi deux poids à lancer, un léger et un lourd, et une lourde balle de cuir dont nous ne savions pas à quoi elle servait, et nous trompions certains de nos camarades qui aimaient frapper fort le ballon en la mettant à leur pied, causant de grandes douleurs quand ils shootaient dedans. Très tôt, l'équipe de football a eu sa propre tenue, avec chaussures et chaussettes, un short noir et un court T-shirt vert (en flanelle).

12. Membres de l'équipe sportive de l'école al-Ḥurriyya. « Le cliché date probablement de 1969. En tant que membre de l'équipe de réserve, j'étais présent à ce match, qui eut lieu au stade de l'école al-Irshād de Zabī A'būs. C'est l'équipe de l'école al-Ḥurriyya qui remporta la victoire, et la première coupe de l'école, qui est aujourd'hui encore conservée dans son musée. La personne tout à droite, en vêtements civils, est le directeur de l'école al-Irshād, il s'appelle 'Abd al-Ra'ūf (je ne me souviens plus de son nom de famille). » (Archives Ṭāhir Aḥmad Jāzim).



- 34 Grâce à l'engagement du « responsable sportif », un certain Ghānim 'Alī Thābit, les matchs de football devinrent une attraction pour les gens d'al-A'būs. Toujours d'après les souvenirs de M. Jāzim, Ghānim 'Alī Thābit avait emmené l'équipe du village jouer contre l'équipe d'un autre village de la région (al-Ḥūb, celui où M. Jāzim est né), et ses habitants avaient suivi l'entraînement et le match depuis les champs bordant le terrain. Par la suite, 'Abd al-Wāhid 'Uthmān réussit à faire construire un vrai terrain de football dans le village d'al-Namla, adjacent à l'école de Banī 'Alī, et sur l'emplacement d'un

ancien cimetière recouvert d'épineux, en obtenant l'autorisation du tribunal du district d'al-Qabayṭa (gouvernorat de Ḥayfān) en vertu du principe selon lequel « le quartier est plus ancien que les morts ». À nouveau, c'est une équipe de bénévoles qui entreprit de défricher et nettoyer le terrain, sous la conduite de 'Abd al-Wāhid 'Uthmān. Les pierres retirées du sol servirent à construire un mur d'enceinte de 80 mètres de long et de 2 mètres de haut, « sur le modèle des stades modernes », avec des cages en métal disposant de filets rapportés d'Aden. Le stade servit à toutes les rencontres sportives entre les équipes des villages de la région jusqu'en 1980, année où l'emplacement fut réquisitionné pour construire l'école al-Ḥurriyya pour garçons. Il ne fut jamais remplacé.

13. École al-Ḥurriyya pour garçons, construite en 1980 sur le site du terrain de football et sur un financement koweïtien (Archives Muḥammad Jāzim).



- 35 En plus du club de théâtre et de l'équipe de football, l'école accueillait également un centre de scouts, mis sur pied dès l'ouverture de l'école par le même Ghānim 'Alī Thābit qui était responsable des activités sportives. Muḥammad Jāzim se souvient, là encore, que tout jeune il regardait avec envie ces garçons en costume (chemises à manches courtes, shorts marrons au-dessus des genoux, et foulards bleus noués autour du cou), et qui selon lui étaient également membres de l'équipe de foot, car « les enfants pouvaient s'inscrire à la fois au théâtre, au foot et aux scouts, surtout s'ils habitaient près de l'école, comme [lui] ». Les scouts disposaient d'une tente plantée à côté de l'école, de couleur rose, qui protégeait à la fois de la pluie et du soleil, et que l'on démontait pour aller camper dans la montagne.
- 36 Muḥammad Jāzim ajoute que, « à la fin des années 1960, le chef de l'équipe de scouts était le professeur Amīn Aḥmad Muḥammad. L'équipe était composée de cinq groupes, « qui portaient tous des noms d'animaux et d'oiseaux et qui avaient chacun un drapeau

triangulaire portant son insigne. Je me souviens qu'il y en avait un qui avait un faucon, et un autre qui avait un léopard — c'était celui auquel j'appartenais ».

37 Les missions du groupe de scouts témoignent de la centralité du principe d'entraide, et de l'esprit de solidarité qui avait animé les fondateurs de l'école. Elles consistaient dans « l'assistance aux habitants en cas de catastrophes naturelles ou d'incendies, aux élèves malades ou les personnes âgées, ainsi que dans la formation à la fabrication de cordes à partir de plantes locales, l'organisation de certains travaux, comme la construction et la réparation des terrasses agricoles abimées par les torrents formés par les pluies, entre autres ». Mais les scouts se retrouvaient aussi autour d'activités de plaisir, comme « le dessin, le chant (individuel ou collectif), la récitation de discours, la lecture libre ».

38 Enfin, il y avait la bibliothèque de l'école, lieu essentiel pour les jeunes d'al-A'būs :

Elle a joué un rôle majeur en élargissant les perspectives des élèves et en leur faisant prendre conscience de la présence d'un monde vaste et nouveau qui méritait d'être vu, loin de leur village, à travers des histoires merveilleuses et des illustrations de magazines tels que *Bisāṭ al-rīḥ* (*Tapis volant*), *Samīr* et *Mīkī Māus* (*Mickey Mouse*)²¹, les histoires de la bibliothèque verte, etc. En permettant l'emprunt et la lecture, elle a fait naître chez tous les élèves des passions durables, les obligeant à s'inscrire sur liste d'attente auprès du responsable de la bibliothèque pour obtenir le magazine [tant attendu].

Le succès de l'école et son influence régionale dans le contexte républicain

39 Le modèle scolaire et pédagogique de l'école al-Ba'th fit des émules. Cinq ans après sa création, le Club de l'Union d'al-A'būs décida de créer deux autres établissements dans deux villages de la région, la première quatre mois avant le déclenchement de la révolution le 26 septembre 1962, et la seconde un an après. M. Jāzim prend soin de souligner le caractère religieux de cet élan éducatif qui accompagna la révolution républicaine, comme en témoignent les noms donnés à ces nouvelles écoles, la Madrasat al-Irshād (école de la Guidance) et la Madrasat al-Nūr (école de la Lumière). D'ailleurs, c'est au professeur 'Abd al-Ḥāfiẓ Muḥammad Ṭāhir al-Hitārī, dont l'éducation soufie a été soulignée, que la direction de ces deux écoles fut confiée, en plus de la première, l'école al-Ba'th.

40 Le ralliement de ces écoles à la révolution a été immédiat, comme en témoigne le changement de nom de l'école al-Ba'th, devenue al-Ḥurriyya (Liberté). Selon 'Abd al-Wāḥid (dans l'ouvrage de Khālīd et Marīsh, à nouveau convoqué par M. Jāzim), 'Abd al-Ḥāfiẓ, le directeur, se rendit à Sanaa pour « offrir » les trois écoles au « gouvernement de la révolution ». Un certain 'Abd al-Ṣamad Muḥammad Ṭāhir, un proche de 'Abd al-Ḥāfiẓ, raconte pour sa part que celui-ci a vivement encouragé ses concitoyens

à faire des dons pour la révolution et à s'y enrôler ; lui-même se précipita à Sanaa dès la première semaine en emportant avec lui les dons des concitoyens du district d'al-Qabayta, et il prononça un discours brillant à Radio Sanaa en leur nom. Le Conseil de la Révolution lui proposa le poste de ministre de l'Éducation, mais son père refusa qu'il le fasse, en disant : 'J'ai voulu que tu sois enseignant, et enseignant seulement'. Et une autre fois, le poste de directeur du district d'al-Qabayta lui a été proposé, mais son père lui dit : 'Reste enseignant mon fils'. Il retourna donc dans son village natal d'al-Hitārī pour y fonder une nouvelle école, l'école al-Ikhlās [*la Sincérité*] en 1969, mais il mourut avant qu'elle fût terminée.

- 41 Selon Jāzim, les membres du Club de l'Union d'al-A'būs envoyèrent également des représentants à Sanaa pour apporter un don de 60 000 shillings, en ignorant le conseil d'Aḥmad Muḥammad Nu'mān qui leur aurait plutôt

conseillé de dédier cet argent à la construction d'autres écoles ou d'un hôpital dans leur région, car les leaders de la révolution s'achèteraient des appartements au Caire avec cet argent. Les gens d'al-A'būs se fâchèrent contre lui de briser ainsi leur élan pour la révolution, et remirent l'argent, comme nous l'avons dit. Deux années plus tard, ils réalisèrent que le Professeur Nu'mān avait eu raison, et lui présentèrent leurs excuses.

- 42 La suite de la présentation de Muḥammad Jāzim débouche sur une liste d'écoles construites dans la région d'al-A'būs jusqu'en 2012. Toutes — elles sont au nombre de 19 — l'ont été sur des fonds privés, à l'exception de l'école d'al-Namla, construite sur le terrain de football géré par l'école de Banī 'Alī en 1980, qui bénéficia de fonds koweïtiens. C'est dire si, finalement, la république fit peu de choses pour ses enfants dans cette région du sud.

- 43 L'école al-Ḥurriyya, pour sa part, continua de se développer sans soutien public, et fut réorganisée. Dépassant l'enseignement de base jusque-là dispensé, elle ouvrit un niveau primaire en 1963, un niveau préparatoire en 1967, et un niveau secondaire en 1974. Ce dernier prit place dans les nouveaux bâtiments construits grâce aux Koweïtiens en 1980, et qui accueillirent aussi une école de formation des maîtres. Ce n'est qu'en 1995 qu'une école pour filles pour tous les niveaux fut ouverte, qui permit de renforcer l'instruction féminine assurée depuis 1960 pour le préparatoire et 1966 pour l'élémentaire, et qui, comme le souligne M. Jāzim, avait déjà permis d'éradiquer l'analphabétisme de la région.

- 44 Le centre scolaire d'al-Ḥurriyya est aujourd'hui devenu un centre d'examens de fin de secondaire pour toute la région, et forme des enseignants pour le district de Ḥayfān. Fiers d'une histoire au cours de laquelle les besoins des enfants ont toujours été privilégiés, ainsi que du lien que les enseignants ont su maintenir entre l'école et les familles pour mieux intégrer les enfants à la vie scolaire, les responsables de l'école de garçons a veillé à ce que celle-ci puisse être affiliée au programme « Écoles amies des enfants », soutenu et financé par l'UNICEF, pour les années 2007-2010²².

- 45 L'école a conservé précieusement ses archives, que 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān a d'ailleurs utilisées dans son témoignage. C'est à partir des chiffres qu'il fournit que M. Jāzim rend compte de l'évolution des effectifs entre 1963 et 1982 (ils passent de 303 élèves à 744 entre ces deux dates). Selon eux, tous les élèves qui en sont sortis avec leur diplôme de fin de cycle secondaire ont ensuite étudié à l'université, au Yémen ou ailleurs, et ont accédé à des fonctions de direction dans le secteur public, ou bien comme entrepreneurs.

- 46 Enfin, Muḥammad Jāzim souligne l'importance de la création de l'école al-Ba'th dans le développement d'une culture de la modernité dans la région d'al-A'būs. Presque du jour au lendemain, la jeunesse locale a eu accès à des bâtiments construits en ciment, soutenus par de longues poutres en bois « venant d'Europe ». L'innovation architecturale a marqué les villageois, qui ont à leur tour voulu se faire construire des logements sur ce modèle, composé

de pièces spacieuses avec de grandes fenêtres au lieu de ces pièces étroites que l'on avait, dont la plus grande ne dépassait pas deux mètres et demi de large, car les poutres locales ne permettait pas d'en concevoir de plus grandes. Il n'y avait pas d'habitation confortable connue avant la construction des écoles. De plus,

l'introduction du ciment et son utilisation pour l'approvisionnement en eau de l'école, de manière permanente, ont permis d'éviter l'utilisation du coûteux *qaḍaḍ* [mélange de chaux et de pierre volcanique²³] pour la construction des maisons, et d'introduire des conduites d'eau pour chacune d'entre elles. Après cela, le phénomène des robinets (réservoirs d'eau fermés) pour chaque maison s'est répandu, et c'est devenu le matériau indispensable du vrai confort domestique.

La vie sociale et politique de l'école dans le contexte des révolutions yéménites

47 La construction de l'école n'a pas seulement modifié les exigences de confort des villageois de la région. Muḥammad Jāzim met aussi en exergue la place qu'elle a occupée dans la formation des consciences sociales et politiques. Après la révolution républicaine de 1962, l'école al-Ḥurriyya est devenue un lieu de rassemblement pour les villageois de Banī 'Alī et des villages alentour, qui se demandaient « quoi faire des *shaykh*-s et des notables de la région, qui jusque-là représentaient celle-ci auprès du système royal [...]. Au final, et après discussions et délibérations, il fut décidé que les notables abandonnent officiellement la *mashyakha*²⁴, et qu'ils deviennent des citoyens comme les autres au service de la révolution et de la république, ce qui fut accepté par les *shaykh*-s et notables présents. »

48 L'école fut aussi le lieu de consécration de la république dans les esprits des élèves et des habitants. Tous les matins, les élèves chantaient, en rang, les hymnes nationaux tels que « À l'ombre du drapeau de ma révolution, la république a été proclamée », « Armée, ô notre armée... cette héroïne », « Lève la tête ô Yéménite, et vive Sallāl et al-Bayḍānī²⁵ », « L'hymne de la liberté est une évolution », ou encore « Impérialisme, disparais de la terre des hommes libres ». En classe ou dans la cour, les enseignants expliquaient la révolution aux élèves, et M. Jāzim se souvient encore de la fois où les premières pièces de monnaie de la révolution (le riyal d'argent et ses sous-unités de cuivre, les *buqash*) leur furent présentées :

On nous fit sortir des salles de classe et mettre en rangs dans la cour de l'école. Le riyal républicain est passé dans les mains de tous les élèves. Le nouveau riyal brillait et scintillait au soleil, ainsi que les pièces de buqsha. Nos professeurs étaient très heureux de l'évènement ce jour-là, et nous aussi, bien que nous fussions trop jeunes pour en comprendre toutes les dimensions. On nous montra également des photos des hommes de la révolution yéménite, de Gamal Abdel Nasser et des officiers de la révolution en Égypte, et de 'Abd al-Raḥman 'Ārif, le chef de la révolution irakienne. On nous distribua gratuitement des brochures avec, en couverture, les photos de ces dirigeants, et en quatrième de couverture, la table de multiplications, ainsi que des photos des nouvelles institutions qui avaient été créées, comme les banques, les usines, les écoles et les bureaux de poste.

49 La lutte anticoloniale, menée à Aden à partir d'octobre 1963 et jusqu'au départ des Britanniques en 1967, puis les conflits entre les deux principaux groupes nationalistes s'invitèrent également dans la vie de l'école, de manière très directe. La contrée d'al-A'būs, et, au-delà, les alentours de Ḥayfān, étaient à la fois un centre important du mouvement républicain au Nord, et l'arrière-cour du mouvement anticolonial dans le Sud, emmené par le Front National de Libération. D'idéologie nationaliste arabe à ses débuts, celui-ci fut emporté dès 1965 par une forte tendance marxiste, à laquelle une partie des membres s'opposa, pour former le Front de Libération de l'Occupation du Yémen du Sud²⁶. Ce que M. Jāzim décrit de l'école al-Ḥurriyya des années 1960 fait d'elle

un lieu pour les débats qui ont accompagné ces évolutions politiques, mais aussi, très concrètement, un lieu de repli pour les militants républicains et socialistes du Nord comme du Sud :

À l'occasion de la célébration annuelle de l'école, des soldats et des officiers de la région et des environs ont été accueillis. Assis au premier rang, ils portaient des vêtements militaires et, bien que la plupart d'entre eux étaient quasiment analphabètes, on leur a demandé de s'adresser, depuis la scène, à un public qui les a applaudis pendant longtemps. L'école al-Ḥurriyya a continué, tout au long de ces terribles années 1960²⁷, à soutenir la révolution et la république, puis à s'opposer au colonisateur dans le sud. Lorsque le colonialisme britannique a quitté le sud de la patrie, le 30 novembre 1967, l'école a célébré l'événement et la république naissante. Le drapeau de la « République populaire du Sud-Yémen » a été hissé à côté du drapeau de la « République arabe du Yémen » au-dessus de l'école, et je me souviens que, de manière involontaire probablement, celui de la République populaire du Yémen du Sud avait été hissé sur un mât plus haut que celui de la République arabe du Yémen. C'était le jour de la cérémonie annuelle, et nous devions présenter un spectacle sportif et scout dans la cour. Mais des camarades plus âgés nous ont demandé de nous arrêter, et d'attendre que les deux drapeaux soient placés tous les deux au même niveau. Cela nous rendit nerveux, d'autant que certains de nos parents appartenaient à l'« Organisation populaire », la branche militaire du Front de Libération, et qu'ils étaient revenus au village après avoir subi une défaite face au Front National dans la périphérie d'Aden, immédiatement après le départ du colonisateur. Nous nous sommes arrêtés, debout au bord de la cour, en costume de spectacle et sans un mouvement, et le directeur a expliqué ce qui se passait — je crois que c'était le professeur Yāsin Muḥammad Sa'īd. Il s'est dépêché de mettre les deux drapeaux à la même hauteur, et nous avons fait notre spectacle sans que le public ne s'aperçoive de ce qui s'était passé.

Et, juste avant 1967, 'Abd al-Raqīb Muḥammad al-Ḥarbī, qui était du village d'al-Ghalayba²⁸, et qui était un grand chef militaire spécialisé dans la cartographie militaire, diplômé en Égypte dans les années 1950, et Muḥammad 'Abduh Nāshir, surnommé « Shaykh Allah », qui était également d'al-Ghalayba, et qui dirigeait les forces de la Ṣā'iqa²⁹ à Sanaa, se sont réunis à l'école al-Ḥurriyya avec le Comité éducatif et les habitants. Ils leur ont annoncé que l'armée égyptienne et les Égyptiens au Yémen avaient outrepassé leur rôle de soutien à la révolution et à la république, et qu'ils avaient commencé à changer dans leurs manières et leur comportement vis-à-vis des Yéménites au point d'agir comme des occupants ; que tout le monde devait se préparer à affronter cette réalité et s'efforcer de se débarrasser de l'hégémonie égyptienne. À cette époque, il n'y avait personne parmi les gens de la région pour se réjouir de ce genre de paroles, car ils voyaient dans Gamal Abdel Nasser un *za'im* et un leader pour la nation. Mais rapidement après que les armées des pays arabes eurent été vaincues par Israël, le 5 novembre 1967, l'armée égyptienne quitta le Yémen³⁰.

Les écoles se sont à nouveau mobilisées pour défendre la révolution et la république, celle d'al-Ḥurriyya en tête. Beaucoup de gens d'al-A'būs sont allés s'enrôler dans les rangs de la défense de la République, dans la Ṣā'iqa, chez les parachutistes, dans le corps des blindés ou celui des ingénieurs, ou encore au ravitaillement. Les jeunes qui avaient étudié à l'école al-Ḥurriyya ont rejoint les rangs de la résistance, à Sanaa, Ta'iz et Hodeïda, et ont joué un rôle important lors du siège des Soixante-dix à Sanaa³¹.

Quand le professeur Yāsin Muḥammad Sa'īd prit la direction de l'école al-Ḥurriyya, il était très à gauche. Il était tout entier tourné vers le changement et la modernité, et avait une haine profonde du régime de l'imamat de Sanaa que l'Arabie saoudite avait normalisé [dans la république] après le coup d'État du 5 novembre 1967³² ; il accusait ce [nouveau régime] d'être dirigé par des hommes et des méthodes qui n'étaient que des prolongements du régime royaliste, malgré l'adjectif républicain

qui leur était attaché. Avec des habitants de la Ḥuggariyya, il prit la tête d'une révolution du changement à partir des écoles, sous le nom de « Comités caritatifs de la Réforme ». L'école al-Ḥurriyya en faisait partie. Les gens cessèrent de se rendre aux tribunaux de districts, et vinrent dans les écoles après les heures de classe pour résoudre leurs problèmes d'ordre personnel, de répartition des héritages, de problèmes conjugaux, de vols, ou encore de vengeances anciennes. Ils avaient embauché des gens expérimentés parmi les anciens *shaykh*-s qui avaient renoncé par écrit à la *mashyakha* quelques années auparavant, et de fait, ceux-ci réussirent à résoudre de nombreux problèmes persistants. Ils veillèrent aussi à mener à bien certains projets d'agrandissement d'écoles et de leurs installations, de création de dispensaires et de construction de routes carrossables pour desservir les villages. L'État et ses représentants au niveau du district, dont les intérêts étaient perturbés et que personne ne venait plus voir ou avec qui personne ne communiquait plus, furent alertés par le danger qui prenait forme et par l'extension du mouvement gauchiste et révolutionnaire qui avait été réprimé à Sanaa, Ta'iz et Hodeïda après 1967, et ils lancèrent une campagne acharnée contre les Comités caritatifs de la Réforme et leurs membres. Beaucoup d'entre eux furent jetés en prison, et le professeur Yāsin cessa ses activités, de même que les *shaykh*-s et les notables du district avec qui il avait resserré ses liens, et le Comité caritatif de la Réforme qui œuvrait à partir de l'école al-Ḥurriyya prit fin.

À la même période, la gauche du Front national des Fils du Sud et d'autres [groupes] prirent contact avec les nationalistes d'al-A'būs qui avaient quitté Aden pour se retirer dans leurs villages, indignés par l'administration de Qaḥṭān Muḥammad al-Sha'bī dans le Sud. C'était justement le moment où le groupe de scouts de l'école al-Ḥurriyya que dirigeait Amīn Aḥmad Muḥammad, et dont j'étais membre, vivait un conflit entre, d'une part, Sālim Rubayyi' 'Alī³³ et Muḥammad Ṣāliḥ Muṭī', et de l'autre, les habitants du village d'al-'Asqa. Nous venions juste de mettre Sālim Rubayyi' et son compagnon à l'abri dans la classe de CE2 de l'école, et avions monté la garde toute la nuit. Au matin, après une réunion avec le directeur, Yāsin Muḥammad Sa'īd, et le professeur d'éducation religieuse, le professeur Muḥammad 'Abd al-Waḥhāb, ceux-ci se rendirent compte de qui il s'agissait, et ils leur firent honneur. Ils demandèrent à deux jeunes scouts de les emmener dans la maison de Maṣṣūr al-Ṣarārī, dans le village de Zābī, et après quelques mois ils [Sālim Rubayyi' 'Alī et Muḥammad Ṣāliḥ Muṭī'] participèrent au renversement de Qaḥṭān al-Sha'bī, lors du coup d'État mené par 'Abd al-Fattāḥ Ismā'il (un homme d'al-A'būs). Sālim Rubayyi' 'Alī devint président de la République populaire du Sud Yémen et Muḥammad Ṣāliḥ Muṭī' devint ministre des Affaires étrangères.

Dans les années 1973-1974, une campagne militaire fut lancée contre plusieurs écoles d'al-A'būs, dont l'école al-Ḥurriyya, au prétexte de la présence d'éléments partisans parmi les élèves. Quelques-uns d'entre eux furent arrêtés, et de nombreux autres se sont enfuis au Sud, tandis que d'autres encore sont partis étudier en Union soviétique et dans les pays de l'Union socialiste. Ils en sont revenus avec des diplômes universitaires de diverses spécialités, et devinrent des membres actifs de nombreuses institutions et établissements publics du Sud.

L'école al-Ḥurriyya a connu de nombreuses séries de disputes politiques et de débats démocratiques entre les habitants de la région. Les concurrents se répartissaient en trois partis progressistes : les socialistes, les nasséristes, et les ba'thistes du parti Ba'th iraquien. Quant aux Frères musulmans, ils étaient et sont toujours en quantité négligeable. Le conflit portait sur l'attribution des fonctions de direction de chacun des conseils locaux, de l'Association des Habitants d'al-A'būs, des conseils de parents d'élèves, et sur la nomination du représentant auprès de la Chambre des représentants du district. Il éclatait aussi lorsqu'il s'agissait de savoir qui rendrait le meilleur service dans son domaine et pour réaliser les projets conçus au service de la région et de ses habitants. Chaque affaire donnait lieu à une querelle entre les trois partis qui, au demeurant, réussirent à réaliser de nombreux projets, notamment à agrandir des écoles, à améliorer les contenus des

enseignements, à répondre à tous les besoins scolaires, à construire et développer des routes asphaltées pour chaque village, à ouvrir et équiper de nombreuses cliniques de santé dans plusieurs villages pour soigner les malades, ou pour amener en urgence les cas graves dans les hôpitaux des villes, à ouvrir des bureaux de services postaux, des cabines de communication téléphonique, à mettre en place des centres de rationnement liés aux services économiques de l'État, à livrer des lignes électriques publiques et à les raccorder à chaque foyer, ou à construire un réseau de canalisations saines pour acheminer l'eau potable vers les foyers, même si ce dernier n'est pas encore terminé et ne fonctionne pas encore à ce jour. Tout cela a été réalisé en réponse aux objectifs qui avaient été inscrits dans la Constitution du Club de l'Union d'al-A'būs dans les années 1950, et dont la bannière a été portée, jusqu'à aujourd'hui, par l'4, forte de ses relais répartis dans les principales villes yéménites.

Enfin, quand l'unité yéménite a été réalisée [en 1990], l'école al-Ḥurriyya a été un centre de référendum sur la Constitution de l'État unifié, car c'était un centre électoral pour les candidats des partis à la Chambre des représentants du district, et elle continue de jouer un rôle pionnier dans plus d'un domaine jusqu'à aujourd'hui.

14. Photo de quelques diplômés de l'école al-Ḥurriyya dans les années 1970 (avec Muḥammad Jāzim en 3^e place en partant de la gauche). « Je crois que cette photo a été prise avec mon appareil photo, et je l'ai largement diffusée parmi les gens d'al-A'būs, car elle reflète notre jeunesse, les influences des années 1970 dans nos vêtements, le mouvement hippie et la mode du groupe Saint Laurent et d'autres en France et en Europe, caractérisée par des chemises étroites et des pantalons larges en bas. » (Archives Muḥammad Jāzim).



- 50 M. Jāzim n'est pas le premier à relever le caractère inédit de l'histoire de l'école al-Ba'th / al-Ḥurriyya, son rôle particulier dans la diffusion du système scolaire moderne dans le sud du Yémen, et la place de l'école dans la formation des consciences citoyennes et politiques, ainsi que dans l'histoire de la lutte pour la république ou dans celle du débat démocratique. La création de l'école a été suivie d'actions mémorielles dont le rôle performatif en faveur du rôle citoyen de l'école a, semble-t-il, été très vite repéré par les deux principaux professeurs et directeurs de cette aventure scolaire, 'Abd al-Ḥāfiz et 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān. La première initiative donna lieu à l'exposition du

premier tableau commémoratif des membres du Club de l'Union d'al-A'būs, lors d'une des premières fêtes annuelles de l'école — et qui a été évoquée plus haut. Les longs et très détaillés Mémoires livrés par 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān aux deux historiens 'Abduh et al-Murīsh confirment ce souci du récit mémoriel, sans parler de M. Jāzim, avec ses documents iconographiques et ses souvenirs. On ne peut qu'attirer l'attention sur le fait que celui-ci termine son récit par l'évocation d'un épisode commémoratif de l'histoire de l'école raconté par 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān dans ses Mémoires, et qui eut lieu pour les vingt ans de celle-ci en 1977. Pour cette occasion, le professeur et directeur 'Abd al-Wāḥid prépara une exposition sur l'école à l'attention des habitants des villages d'al-A'būs. Il rassembla des photographies, mais aussi toutes sortes d'objets de la vie scolaire : « registres d'inscription des élèves et [de recrutement] des enseignants, fichiers d'emplois du temps, programmes d'études, affiches murales, modèles de certificats, documents financiers, transcriptions de pièces de théâtre, etc. » Au souci de l'archive et de sa conservation, il témoignait donc aussi de celui de son exposition et de la volonté d'inscrire l'expérience de l'école dans l'histoire régionale d'al-A'būs, dans un objectif qu'on peut imaginer avoir été de renforcer les liens de la communauté des familles de la région. Le témoignage qu'il a livré à 'Abduh et al-Murīsh complète cet objectif en faisant de cette histoire un modèle pour l'ensemble du pays. En conclusion, il dresse une liste synthétique des principaux éléments qui soulignent le « rôle pionnier » de l'école dans l'histoire : au nombre de seize, il cite notamment sa place dans l'instruction des filles et la formation des maitres, mais aussi dans le renforcement de la cohésion sociale de la région, puisque les habitants pauvres, incapables de suivre les plus aisés qui envoyaient leurs enfants à Aden, pouvaient s'assurer de l'instruction des leurs au village.

15. École al-Ḥuriyya pour filles de Banī 'Alī, région d'al-A'būs (Archives Muḥammad Jāzim).



16. École al-Ḥuriyya pour filles de Banī 'Alī, région d'al-A'būs (Archives Muḥammad Jāzim).



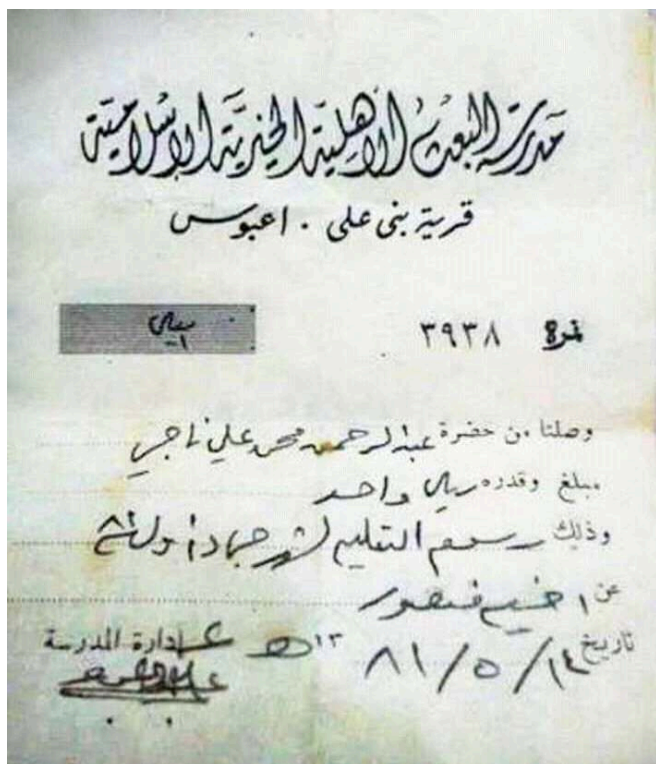
17. Enseignants de l'école al-Ḥuriyya (Archives familiales Muḥammad Jāzim).



18. Enseignantes de l'école al-Ḥurriyya. « Ce sont toutes des femmes de ma famille, des cousines, dont les enfants sont devenus médecins, ingénieurs, chercheurs, etc. » (Archives familiales Muḥammad Jāzim).



19. Acte d'enregistrement d'un élève « à l'école caritative islamique et privée d'al-Ba'th », datée du 14 mai 1981. « Abd al-Raḥman Muḥammad 'Alī Nājī, citoyen d'al-A'būs, a inscrit son frère à l'école al-Ba'th, et a gardé le document de l'inscription, qui a été photographié et largement diffusé par les gens d'al-A'būs » (Archive libre de droit).



- 51 De son côté et pour conclure son travail sur « Umm al-madāris » (la « Mère des écoles »), M. Jāzim complète la description du rôle moteur de l'école dans le développement de l'engagement et de la réflexion politiques au Yémen :

L'école al-Ḥurriyya se distingue aussi par le fait qu'elle accueille un musée, dans une classe dédiée de l'école des garçons. Il contient des pièces datant de l'époque préislamique, et une collection d'objets qui se rapportent au patrimoine de la région : vêtements, bijoux, outils de travail, ustensiles pour la nourriture et les boissons, armes etc.

Ce fut également la première école dans laquelle la plupart de ceux qui y travaillaient, enseignants ou élèves, combinaient l'instruction et le travail éducatif avec l'activisme politique, malgré son interdiction jusqu'en 1990, année où l'unité a été réalisée et où la démocratie et les partis, qui étaient bridés par les régimes totalitaires du nord et du sud, ont été autorisés. Les pionniers de l'école al-Ḥurriyya remplirent un rôle important dans la revendication de la démocratie et l'autorisation des partis. De nombreux élèves ont été jetés en prison, et certains l'ont même payé de leur vie. Il est surprenant de voir que les âmes et les esprits ont été marqués par cette expérience jusqu'à aujourd'hui, ainsi que le prouvent tous ceux qui ont écrit sur l'école al-Ḥurriyya et son rôle éducatif. Ils ont cependant négligé le rôle de ces pionniers et de ces élèves dans l'activité militante et politique de la scène yéménite du Nord comme du Sud. Il fut au moins aussi important et influent que celui des autres institutions du pays, j'ai traité ceci de manière plus détaillée dans mes Mémoires.

- 52 En concluant ses Mémoires d'école par la place que l'école de Banī 'Alī a prise dans la mémoire collective, Muḥammad Jāzim vivifie la fonction motrice de son histoire, et même du récit de celle-ci. Son texte lui-même est un texte choral, qui s'est nourri d'autres récits écrits et oraux, grâce auxquels la fonction mobilisatrice de l'école

constitue une saillie de la mémoire, qui n'est pas seulement la sienne, mais celle des Yéménites « du Nord comme du Sud ». À travers ce qui semble traduire une représentation pratique des fonctions du récit mémoriel, mêlant, en termes sociologiques, des logiques de justification publique et de stratégie³⁴, M. Jāzim donne implicitement une idée de ses attentes à l'égard de son propre récit dans le contexte de guerre civile dans lequel celui-ci s'inscrit. Plus que sous n'importe quelle autre forme narrative, M. Jāzim invite, avec ses lectures et ses souvenirs où la nostalgie d'une enfance heureuse est palpable, à reconfigurer un présent détruit par la guerre. En réactivant les valeurs de la solidarité, de la débrouillardise, de l'esprit d'ouverture et de l'esprit d'aventure qui ont donné naissance à l'école moderne et à la citoyenneté au Yémen, il donne des pistes pour la (re)construction nationale du pays. À partir du local.

NOTES

1. Dans ce numéro, URL : <https://journals.openedition.org/cy/5719>.
2. Franck MERMIER (dir.), *Yémen. Écrire la guerre*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
3. Je m'intéresse depuis quelques années aux questions d'éducation et de récits d'école, dans le cadre d'un axe de recherche que je coordonne depuis 2016 avec ma collègue Christine Mussard à l'Iremam sur « Politiques éducatives, pratiques pédagogiques et interactions sociales dans les sociétés musulmanes d'Europe et du monde arabe ».
4. Vallée mythique dans la tradition littéraire arabe, qui désigne une sorte de paradis perdu.
5. Voir le blog du Réseau patrimonial, culturel et social des habitants yéménites d'al-A'būs, « Al-ustādh 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān », https://alaaboos.blogspot.com/2012/06/blog-post_9287.html?m=0. 'Abd al-Wāḥid 'Abduh 'Uthmān est né et mort à al-A'būs (1930–2006).
6. Un troisième ouvrage est mentionné, mais il ne constitue qu'une référence pour de plus amples informations sur l'histoire des écoles à Aden : l'ouvrage de Bilāl Ghulām Ḥusayn, *Madāris 'Adan ayyām al-askūla, 1858–1967*, (*Les écoles d'Aden à l'époque des schools*), sans lieu d'édition ni date.
7. Voir, en premier lieu, Sheila CARAPICO, *Civil society in Yemen. The political economy of activism in modern Arabia*, Cambridge University Press, 1998. L'ouvrage est le résultat d'un long travail de terrain au Yémen, et fait aussi admirablement bien la synthèse des travaux réalisés par les chercheurs yéménites et étrangers sur les mouvements politiques et civiques du Yémen entre 1930 et 1990. En français, on pourra trouver davantage à la lecture de l'ouvrage de Sarah BEN NEFISSA, Maggy GRABUNDZIJA et Jean LAMBERT, *Société civile, associations et pouvoir local au Yémen*, Centre français d'archéologie et de sciences sociales, 2008.
8. CARAPICO, *op. cit.*, p. 60-78.
9. *Idem*, p. 87.

10. *Idem*, p. 26-27; voir aussi Ulrike FREITAG, *Indian Ocean, Migrants and State Formation in Hadhramaut. Reforming the Homeland* Leyde / Boston, Brill, 2003.

11. CARAPICO, *op. cit.*, p. 79.

12. *Idem*, p. 94.

13. Les débuts politiques du grand leader de la contestation réformiste et modernisatrice de l'imamat, Aḥmad Muḥammad Nu'mān, se firent dans le cadre de l'école qu'il créa en 1935 dans son village de Dhubhān, dans la Ḥuggariyya. Voir John Leigh Douglas, *The Free Yemeni Movement, 1935-1962*, AUB, 1968.

14. Un rapport de police de l'administration britannique d'Aden daté du 4 février 1956 mentionne les critiques acerbes prononcées par le Shaykh Muḥammad 'Alī al-Hitārī dans la mosquée al-Hitārī d'Aden (quartier d'al-Tawāḥī) à l'encontre d'un concert prévu de Farīd al-Aṭrāsh dans la colonie. Le *shaykh* s'aligne sur les positions du Shaykh Muḥammad b. Sālīm al-Bayḥānī (mort en 1971), fondateur du Club de la Réforme islamique à Aden et figure importante de la lutte anticoloniale, qui est qualifié de « wahhabite » par les Britanniques. Voir British Library, India Office Record, R/20/B/2904, "Sheikh Mohammed Salim El Beihani".

15. CARAPICO, *op. cit.*, p. 88-99.

16. Dans cette région très familiarisée, par sa diaspora installée en Inde britannique et dans les Indes orientales néerlandaises, à la sécularisation de l'enseignement et la réforme religieuse et sociale, des écoles modernes s'étaient développées depuis les années 1910 jusque dans l'intérieur des terres. Voir Linda Boxberger, *On the Edge of Empire: Hadhramawt, Emigration, and the Indian Ocean, 1880s-1930s*, SUNY Press, 2012, p. 167-181. L'école de Ghayl Bā Wazīr fut quant à elle fondée par le sultan 'Alī b. Ṣalāḥ al-Qu'aytī avec le soutien des Britanniques et un escadron de professeurs soudanais. Elle était une vitrine du système éducatif colonial britannique dans le Protectorat.

17. Voir dans le présent numéro les éléments fournis par Ṣādiq al-Safwānī à propos des instituts religieux du Shaykh al-Bayḥānī et du Kulliyat Bilqīs créé par Aḥmad Nu'mān.

18. Cet incident est rapporté par Carapico, *op. cit.* p. 97. L'auteur précise qu'il a marqué la mémoire régionale sous le nom d' « *Intifāḍā* des étudiants de Ghayl Bā Wazīr », ainsi que le rapporte Ṣālīḥ 'Alī Bā Surra dans le journal *Sabā* du 4 octobre 1988, p. 222.

19. « 'Āshiq al-dhahab », poème de 'Abd al-'Azīz 'Atīq (1906-1976), poète, spécialiste de littérature arabe et enseignant égyptien (<https://shamela.ws/index.php/author/1573>). Mettant en scène le personnage d'un avare, le poème a été maintes fois adapté au théâtre jusqu'à aujourd'hui, notamment dans le cadre d'ateliers scolaires.

20. Ḥusayn AL-ASMAR, *op. cit.*

21. *Bisāṭ al-rīḥ* est un magazine hebdomadaire illustré libanais créé en 1962, qui publiait des planches d'autres magazines comme *Tintin* ou *Tarzan*, créé lui en France en 1941. (http://bandedessinee-lions.blogspot.com/2018/11/blog-post_29.html). Et c'est dès 1956 que la maison Dār al-Ḥilāl, au Caire, a lancé le magazine *Samīr*, hebdomadaire illustré qui a fait connaître au public arabophone des bandes dessinées comme Popeye ou Bugs Bunny, puis, à partir de 1959 le magazine *Mickey Mouse* en arabe, qui a popularisé les dessins de Walt Disney dans le Moyen-Orient. Sur la littérature arabe de jeunesse, voir Mathilde Chèvre, *Le poussin n'est pas un chien. Quarante ans de création arabe en littérature pour la jeunesse, reflet et projet des sociétés (Égypte, Syrie, Liban)*, publications IFPO/IREMAM, Beyrouth, Aix-en-Provence, 2015.

22. Le modèle de l'« école amie des enfants » de l'Unicef est construit sur le partenariat entre les écoles et les communautés. Cf. https://www.unicef.org/french/education/index_focus_schools.html.

23. Voir Anita Sutter, « Note sur la fabrication du *qadâd* », *Chroniques yéménites* [En ligne], 6-7 | 1999, mis en ligne le 18 décembre 2006, consulté le 09 avril 2020. URL: <https://journals.openedition.org/cy/111>.

24. Ou « conseil des *shaykh-s* » - que l'on pourrait traduire par « Conseil des Anciens » : ces *shaykhs* ne sont pas des médiateurs comme dans le contexte tribal, mais des propriétaires terriens qui jouent le rôle d'intermédiaires auprès des autorités imamites.

25. 'Abdallah al-Sallâl est le leader de la révolution de 1962 ; 'Abd al-Raḥman al-Bayḍānī est ministre de l'Économie et vice-président du gouvernement républicain en septembre 1962.

26. Voir J. L. Douglas, *The Free Yemeni Movement, 1935-1962*, American University of Beirut, 1987 ; Joseph Kostiner, *The struggle for South Yemen*, New York, 1984 ; pour une synthèse en français, voir Helen Lackner, « Quand le drapeau rouge flottait sur Aden », *Orient XXI*, Novembre 2017, <https://orientxxi.info/magazine/quand-le-drapeau-rouge-flottait-sur-aden,2152>, et pour plus de détails sur la période 1963-1967, Nada Tomiche, « Aden », *Revue française de science politique*, 18^e année, n° 2, 1968, p. 356-362.

27. Après la révolution, de 1962 à 1970, le Yémen a été mis à l'épreuve de la guerre civile opposant les républicains, soutenus par l'armée égyptienne, et les « royalistes » fidèles à l'Imam, soutenus par l'Arabie saoudite, dans ce qu'on a appelé alors la « guerre froide arabe ».

28. Village voisin de Banī 'Alī.

29. La Ṣā'iqa (Éclair) est (était ?) l'unité des forces spéciales de l'armée républicaine.

30. Le retrait égyptien commença le 1^{er} décembre.

31. Les « Soixante-dix » est le nom donné au siège de 70 jours (de novembre 1967 à février 1968) de Sanaa par les royalistes encouragés par le retrait des troupes égyptiennes du Yémen au lendemain de la guerre des Six Jours. Le siège, qui fut finalement brisé par l'opposition républicaine venue de l'ensemble du pays, fut décisif pour la suite de la guerre civile, puisque à cette issue, en 1970, l'Arabie saoudite, qui soutenait le parti royaliste, finit par reconnaître la République arabe du Yémen.

32. Le 5 novembre 1967, un coup d'État pacifique renversa le général al-Sallâl, président soutenu par les Égyptiens depuis 1962. Le pays fut dès lors, et jusqu'en 1974, dirigé par un civil, 'Abd al-Raḥman al-Iryānī. Il mit en place un comité présidentiel, autour d'Aḥmad Muḥammad Nu'mān, Aḥmad Muḥammad al-Shāmī et Muḥammad 'Alī 'Uthmān, afin de faire entrer les royalistes dans la république. Mais ce gouvernement fut de courte durée, interrompu par le siège de Sanaa par les royalistes, impatients de prendre le contrôle de la capitale. Les deux premiers s'enfuirent peu de temps après à Beyrouth, et le troisième fut tué dans des circonstances floues à Ta'iz en 1973.

33. Sālīm Rubayyi' 'Alī (1935-1978), qui dirigeait l'aile gauche du Front national de Libération du Yémen du Sud jusqu'au retrait britannique en 1967, était opposé à Qaḥṭān Muḥammad al-Sha'bī, plus modéré au sein du Front national, et qui avait été nommé premier président de la République du Yémen du Sud le 30 novembre 1967. Sālīm Rubayyi' 'Alī lui confisqua le pouvoir en juin 1969, et prit la tête de l'État marxiste de la

République populaire et démocratique du Yémen (Yémen du Sud), jusqu'à son exécution en juin 1978.

34. Cf. CORCUFF Philippe, SANIER Max, « Politique publique et action stratégique en contexte de décentralisation. Aperçus d'un processus décisionnel 'après la bataille' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55^e année, n° 4, 2000, p. 845-869 ; référence orientée par la lecture de DUTERCQ Yves, LAFAYE Claudette, « Engagement et mobilisation de parents autour de l'école. Les actions pour le maintien en ZEP d'écoles parisiennes », *Revue française de sociologie*, 2003/3 (Vol. 44), p. 469-495.

INDEX

Mots-clés : éducation, Aden, Yémen, histoire XXe siècle, association, charité, école, théâtre, sport, scoutisme, littérature de jeunesse, architecture, révolution, mémoires, guerre

AUTEUR

JULIETTE HONVAULT

Aix-Marseille Université, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, France, et chercheur associée au CEFAS.